

Le corps et ses fictions

Monique Langlois

Volume 16, numéro 4, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langlois, M. (1998). Le corps et ses fictions. *Ciné-Bulles*, 16(4), 52–53.



Sterlac: Copenhagen Suspension de Svend Thomsen

Le corps et ses fictions

par Monique Langlois

La troisième Manifestation Internationale Vidéo et Art Électronique (MIVAE) organisée par Champ Libre en septembre dernier regroupait des œuvres vidéographiques (bandes et installations vidéo) de plus de 25 pays, des conférences, des performances et, pour la première fois, un marché de la vidéo regroupant les sept plus importants distributeurs du Canada.

Il est impossible de commenter l'événement dans sa totalité. Aussi ai-je porté mon attention sur les bandes vidéo. Malgré leur grande diversité, plusieurs d'entre elles mettaient en scène le corps humain. Le meilleur exemple de ce courant est sans doute l'intervention-conférence **Ceci est mon corps, ceci est mon logiciel** d'Orlan, une artiste française qui modifie son corps au point où ce dernier devienne son œuvre.

Orlan semble sortie tout droit des films de Fellini. Elle porte un nom d'homme et s'enveloppe de féminité. Son côté androgyne a été soulevé lors de l'intervention-conférence, mais il serait plus approprié de parler de travestissement. Adolescente, elle se déguisait en homme; par la suite elle s'est transformée

en caricature de la féminité. Au cours de ses premières performances, l'artiste s'est présentée dans divers modes d'apparition-citation à la peinture religieuse ou profane. Elle a personnifié la Vierge Marie, Thérèse (Bernini) et la Grande Odalisque (Ingres). Par la suite, elle a fait subir des transformations à son corps et à son visage par des opérations-performances-chirurgicales associées à la chirurgie esthétique, dont elle condamne les standards utilisés. Il convient de mentionner qu'elle est la fondatrice de l'Art Charnel; elle a d'ailleurs écrit le manifeste de ce courant. Contrairement au Body Art, cette forme d'art ne souhaite pas la douleur. Qu'Orlan se fasse opérer à New York, à Paris ou ailleurs, les actions sont retransmises par satellite dans différents musées du monde et elle lit ou répond aux questions des spectateurs pendant les opérations. En fait, le bloc opératoire devient l'atelier de l'artiste. Ses opérations-performances-chirurgicales récentes portent sur le visage: implants pour rehausser ses pommettes, menton masculin, etc. Ces différents masques traduisent une quête d'identité. Le spectateur en vient à se demander si tout être humain n'est pas à la recherche de plusieurs et non d'une seule identité.

La vidéo a une très grande importance dans la diffusion de son œuvre, car les images enregistrées et diffusées en direct au cours des opérations sont présentées en différé au moment de ses conférences. Si la vue du sang ou les incisions dans la peau vous indisposent, prière de vous abstenir. Ces images sont des reproductions d'actes à l'origine des différentes étapes de l'œuvre, soit son corps modifié. Elles démontrent que l'artiste en est la conceptrice, mais que la réalisation est confiée à des spécialistes, ici des médecins. La démarche d'Orlan nous oblige à s'interroger sur le désir de l'être humain de transformer son corps. Les performances de Sterlac, un artiste australien, vont dans le sens de ce questionnement.

Sterlac: Copenhagen Suspension de Svend Thomsen, (Danemark) présente cet artiste de la performance et du Body Art qui déjoue les lois de la gravité en étant suspendu par 18 crochets de boucher insérés dans sa chair. Transporté par une immense grue, il vole au-dessus de la ville. Ce type d'expérience veut explorer et repousser encore plus loin les limites du corps humain, et plus précisément de la peau dans ce cas précis. Sterlac poursuit à sa manière le vieux rêve de voler comme un oiseau, qui a hanté tant de scientifiques et d'artistes des générations antérieures, Léonard de Vinci étant l'un des plus connus.

Il est également question de peau et d'envol dans **l'Organe mystique** de Jean-Sébastien Denis (Québec). Le visage d'un jeune homme est trituré tout au long de cette bande, un peu comme si le but était de faire voir ce qui se trouve sous sa peau. Après ce rituel inusité, des effets spéciaux permettent à cet homme nu de s'élever verticalement vers un «ailleurs» non identifié.

Pour sa part, John Maybury (Angleterre) puise son inspiration dans la culture gay. La séance qui lui a été consacrée présentait des vidéos comme **Maledicta Electronica** qui montrent le corps masculin à travers «le monde de la performance, du sado-masochisme, de la politique, du désir et de la poésie», selon la description de François Cormier dans le programme de la manifestation (p. 13.). **An Illustrated History of Western Music** de Denis Day (Canada) recoupe des préoccupations similaires. Le vidéaste refait à sa manière l'histoire de la musique occidentale au moyen d'illustrations et d'icônes homosexuelles tirées principalement de la comédie musicale **The Sound of Music**. Qu'il s'agisse de rêves ou de fantasmes, l'humour est omniprésent. Cependant, certaines séquences comme celle où Day remplace les baguettes des joueurs de tambour par des pénis gagneraient à être plus subtiles...

À l'opposé, tout est allusion dans **Sniff** de Ming-Yuen S. Ma (États-Unis). Un jeune Noir tourne en rond sur les draps blanc d'un lit, humant les odeurs tout en songeant à son ancien amant. La mémoire rejoint ici les disparitions causées par la mort et les maladies comme le sida. Le spectateur se sent touché et non ambivalent, comme cela arrive souvent quand ces sujets sont abordés par les vidéastes.

Néanmoins, une atmosphère de brutalité entre parfois en ligne de compte dans la représentation d'accouplements. **Rut** de Guillaume de Fontenay (Québec) répond bien à la définition du mot-titre: période d'activité sexuelle des mammifères où les animaux cherchent à s'accoupler et qui décrit également l'état (en chaleur, en chasse) dans lequel ils se trouvent durant cette période. Pendant de longues minutes, ce ne sont pas des animaux mais un homme et une femme à demi vêtus qui se rapprochent et s'éloignent l'un de l'autre, s'attirent et se repoussent. Ces scènes répétitives font état de la force masculine tout comme celle de l'accouplement final qui est teinté d'une certaine pudeur, car les corps nus sont devinés et non montrés.

La vidéo **Id/entity: A Work In Progress** de Laura-Jeanne Lefave (Québec) provoque différemment le

spectateur. Les images du visage de la vidéaste qui passent rapidement à l'écran ponctuent les bruits de chantiers de construction qui constituent la bande sonore. L'effet est celui d'une figuration progressive et, de manière paradoxale, d'une décapitation. On se surprend à penser que faire son autoportrait équivaut à privilégier le plus souvent la tête aux dépens du corps.

On constate que le corps représenté dans les vidéos est souvent associé à la souffrance ou à la jouissance. S'il y a séduction, c'est rarement par l'intermédiaire de la beauté du corps ou des images. Les vidéastes tentent de poser un regard critique sur la beauté des corps véhiculée par la publicité de la presse écrite et des médias électroniques. Mais il y a des exceptions, tel **Deux poèmes pour mourir** de Monir Fatmi (Maroc) où Adonis est en exil entre la vie et la mort, ou encore **le Baiser** d'Éric Choisy (France), une vidéo-lettre très poétique qui exprime visuellement un amour incompris.

Évidemment, ce ne sont pas les seules vidéos de la Manifestation qui mettent en scène le corps humain. Il suffit de nommer **The Devil Inside** de Jennifer Reeder (États-Unis), la première bande d'une série qui raconte la genèse du personnage principal nommé «White Trash Girl», une belle blonde aux fluides corporels toxiques, ou encore **Fistfull** de Laurel Swenson (Canada), qui reflète un univers du désir et de l'érotisme dans le contexte des relations lesbiennes. Il ne faut surtout pas oublier **le 26 Septembre à l'atelier** (Québec) de Diane Obomsawin, une animation qui met en scène les activités quotidiennes de ceux qui travaillent en atelier, qui traite indirectement du corps. Ce dernier est réduit à l'essentiel — contours, expressions du visage — ce qui ajoute à l'humour se dégageant de l'œuvre.

Il est indéniable que chacune des bandes vidéo mentionnées marque à sa manière le corps et ses représentations, ou plus précisément ses fictions. Le fait de vouloir le modifier ou d'en repousser les limites nous oblige à nous demander si nous ne serions pas dans une ère de mutants... Les bandes qui projettent sur l'écran les rêves et les fantasmes des hétérosexuels, des homosexuels et des lesbiennes vont aussi dans le sens du corps et de ses fictions. Quoi qu'il en soit, toutes possèdent un côté provocant. Les vidéastes se rallient à leur manière au slogan «Je provoque donc j'existe» d'un panneau publicitaire d'Orlan. Cette provocation est sûrement sous-jacente à la séduction que plusieurs de ces vidéos exercent chez le spectateur. ■